

PERSISTANCES DU DRUIDISME

par Gobannogenos

*Les dieux ne regardent ni les indolents,
ni les approximatifs, ni surtout les ignorants*

Depuis les temps de la conquête romaine se sont levées dans nos campagnes, se cachant dans nos forêts, des générations de "résistants". Transmettant les ancestrales valeurs de leurs origines et de leur terre, se dressant contre les oppresseurs et les conformismes, ces groupes insoumis se structurèrent en réseaux, puis s'organisèrent à travers les âges en sociétés et obédiences.

Pourtant, de siècle en siècle, des bandes, puis des pans entiers de ces collectivités clandestines voulurent "sortir de la forêt" : ils commençaient en pactisant avec les puissants, puis collaboraient franchement avec eux. Mais pour cette fin ils devaient renier peu à peu leur caractéristiques les plus hétérodoxes ; redoutés en tant que païens par les bien-pensants ils finirent trop souvent sur les bûchers comme sorciers et hérétiques : ils se recouvrirent donc d'alibis pouvant convenir à des chrétiens; ainsi, certains iront jusqu'à devenir prêtres ou moines; d'autres simulèrent d'en adopter la mythologie.

L'exposé qui va suivre s'appuie essentiellement sur un large éventail de faits mythiques et historiques dont la mise en relation et l'ensemble constituent un réseau assez dense de présomptions convaincantes pour que l'on puisse envisager qu'il y ait là matière à réflexion.

Lorsque l'on jette, par exemple, un regard sur la franc-maçonnerie et que l'on connaît l'actuel druidisme (et inversement), on remarque d'emblée bon nombre de similitudes entre ces sociétés de pensée. Très souvent, jusqu'à ces derniers temps, il en avait été facilement – et trop rapidement – déduit que les collèges druidiques contemporains avaient puisé "à pleins rituels" dans le patrimoine de la franc-maçonnerie.

Or, l'examen des documents concernant les Celtes de l'Antiquité, l'étude de la littérature irlandaise médiévale mais aussi celle de l'ensemble de l'histoire de l'Extrême Occident, durant près de deux millénaires, conduisent à revoir ce genre d'appréciation. D'ailleurs, l'Eglise ne s'y est jamais trompé, puisqu'un auteur catholique écrivait en 1717 : **il paraît bien que les maçons sont des descendants attentifs à recueillir les successions systématiques de leurs ancêtres. On voit trop, au vrai, revivre dans la maçonnerie les maximes de ces payens dont elle implore les auspices.** (1)

Il s'avère, en effet, que l'essentiel de ce qui fait le fonds maçonnique existait déjà chez nos peuples, depuis la nuit des temps, en tant qu'ossature du druidisme. **Les héros et les dieux**, a dit Gustave Le Bon, **condensent en lumineuses synthèses les obscures aspirations des peuples.** Et c'est effectivement par l'évocation des héros et des dieux, c'est-à-dire par le mythe, qu'a été entretenue, à travers les siècles et jusqu'à notre époque, l'identité de la culture européenne.

L'Europe, depuis deux millénaires vit une superposition culturelle, ... et spirituelle. Se côtoient et s'opposent, parfois s'interpénètrent la culture des dominants – qui est aussi celle des conformistes, des soumis – et la culture des réfractaires. Les dominants furent d'abord Rome et ses supplétifs indigènes, ensuite les adeptes du christianisme, puis finalement les tenants d'autres idéologies. Face à ces dominants, se sont toujours dressés, souvent contraints à la clandestinité, les fidèles de la tradition, les transmetteurs des mythes ancestraux.

Il conviendrait, avant toute chose, que le lecteur intéressé consulte sur ce sujet l'étude d'Artonouios (Morvan Marchal), *Le druidisme et les traditions initiatiques*, publié dans les numéros 2 (3^{ème} trimestre 1943) et 3-4 (1^{er} & 2nd trimestre 1943) de la revue *Nemeton*, puis repris par *Ialon* dans ses numéros 9, 10 et 11 (respectivement de Samonios 3 867 / 1 996, 3 868 / 1 997, 3 869 / 1 998).

COMPARAISON DE QUELQUES RITES

"À la parole, il faut joindre le geste", affirme la sagesse populaire. C'est ainsi que l'énoncé du mythe va être accompagné par les symboles, le rite, la liturgie. Les messages cryptés des mythes anciens vont donc souvent se doubler de cérémonies cultuelles plus ou moins développées. Mais regardons justement quelques rites et faits de légendes celtiques que l'on retrouve, entre beaucoup d'autres, dans la franc-maçonnerie :

- L'initiation d'abord : la transmission de l'esprit de l'ordre, c'est-à-dire la consécration, est bien prouvée chez les Celtes antiques en tant que rite d'agrégation à une classe sociale fermée. Les initiations guerrières sont souvent décrites. L'initiation sacerdotale est plus discrète car les membres de cette fonction ont toujours été très jalousement les détails de leurs cérémonies. Les druides, en effet, ne livraient pas au vulgaire leur science. Ils la gardaient au contraire presque exclusivement pour eux et leurs adeptes ; ce, dans une sereine et élitiste discrétion. **L'homme de la foule ne recevra pas la connaissance** dit au VI^{ème} siècle le barde Taliesin, qui rappelle la nécessité du silence : **Je suis barde, je ne divulgue pas les secrets aux esclaves, puis encore : Et personne ne connaîtra par moi le frère qui salue** (2). Le *Dialogue des deux Sages* donne de cette position une justification suffisante : Le sage est un reproche pour tout ignorant. (3)

- Voyons maintenant le "cabinet de réflexion" : l'ancienne littérature païenne et le folklore irlandais connaissent un séjour souterrain dans les *tumuli (sîde)*, demeures des peuples de la déesse Dana/Ana (*Toutai Dēuas Anas* en vieux-celtique ou *Tuatha Dē Danann* en irlandais) auprès desquelles on recherche l'inspiration et la science. (4)

Le symbole le plus sacré de l'humanité est depuis bien longtemps celui de la matrice, source de vie, source originelle de toute évolution créatrice. Un lieu de culte druidique existe encore dans le Pembrokeshire, le cromlech de Pentre Evan, reconnu pour être le plus beau de Grande-Bretagne. Il formait autrefois une chambre obscure où les initiés de l'antique spiritualité des Celtes restaient cloîtrés pendant quelques jours avant leur rituel de renaissance de la "Matrice de Cerridwen". Près de Maidstone, en Grande-Bretagne (Kent), existe encore ce qui était une cellule de probation, dénommée *Kitt's Cotti House* (de *Ked "Cerridwen"*, et *cota "abri"*). A Glastonbury (Somerset) un lieu de culte matriciel pré-chrétien y était appelé *Caer Wydyr*. Sa fontaine sacrée déversait une eau rouge – du fait d'oxyde de fer – qui était supposée être le flot de sang de la matrice donnant la vie de la déesse. La légende chrétienne s'appropriait le temple de Glastonbury et le désigna en tant que demeure, pour un temps, du Saint Graal. (5)

Les druidisants contemporains utilisent, eux, l'appellation de "tombeau des gestations".

- Abordons aussi le cas du "dépouillement des métaux" : la tradition irlandaise ne parle-t-elle pas des îles de l'Occident, séjour des bienheureux (appelées "Terre des Jeunes", "Terre des Vivants", "Terre sous les Vagues") où le fer est inconnu (6) ? L'énigmatique poème gallois intitulé *Le Combat des Arbrisseaux* (7) ou *Cad Goddeu*, et attribué au barde Taliesin (VI^{ème} siècle), se termine par ces vers : (...) **et je serai dans la joie, hors de l'oppression de ceux qui travaillent le métal**. Ces légendes celtiques rappellent que l'action de l'initié est gratuite et contient en elle-même sa récompense. L'initié est un esprit libre, que l'oppression de l'or et du fer ne saurait assujettir.

Je ne voudrais pas alourdir outre mesure la liste des ressemblances et des correspondances entre les rites de l'antiquité celtique et ceux des sociétés de pensée du dix-huitième siècle.

J'en citerai pourtant quelques autres, sans trop entrer dans le détail :

- Les "navigations" et "questes" celtiques avec les "voyages" maçonniques.
- Les "morts" rituelles par le fer, l'eau, le feu avec les "purifications" initiatiques.
- Le maillet du dieu Taranis/Sucellos "le Bon Frappeur", outil sacerdotal qui est tenu de la main droite, et l'épée, outil royal, qui est tenu dans la main gauche ... Outils que nous retrouvons dans la maçonnerie continentale.
- Le tablier de peau protecteur et le tablier maçonnique. Le rituel maçonnique dit que le tablier est "l'emblème du travail". Il revêtirait donc un caractère "sacré" en contradiction absolue avec les conceptions de la tradition judéo-chrétienne (*Genèse*, chap. 3, versets 17 à 19). Jusqu'à ces dernières décades, ce tablier était traditionnellement en peau de porc. En raison du caractère sacré du tablier, on ne peut songer à une tradition "salomonienne", car, pour les peuples sémites, le porc est un animal impur. Par contre, pour les Celtes, le porc sauvage, loin d'être considéré comme impur, est le symbole du druide, l'initié celtique ! Dans un texte irlandais très important les fils de Tuirenn partent à la conquête d'une peau de porc, qui guérit toutes les blessures lorsqu'on

s'en enveloppe le corps, et ils mourront lorsque, après avoir été grièvement blessés, Lug refusera de leur prêter cette peau qui les sauverait (8). Ajoutons qu'il est fait mention de druides irlandais s'enveloppant dans la peau encore fumante d'un taureau ou d'un bœuf, qui venait d'être sacrifié, pour se livrer à la divination. De même le gallois Rhonabwy s'endort dans une peau de bouvillon pour obtenir une vision (9). Le druide irlandais Mog Ruith possédait une peau de taureau brun sans cornes dont il se couvrait les cuisses. (10)

- Le sautoir est commun aux maçons et à certaines écoles druidiques. En forme de V, il représente symboliquement la vulve cosmique et mystique, le point de réception des influx célestes sur les matérialités terrestres. Partant, il est l'image de la *tuta* (11). Il est le chêne, il est la vallée (12), il est l'Arterios / l'Orient où siège l'Odacos / le Vénérable, où siègent les Lumières de la Clairière / Loge.

En rituel druidique il indique ainsi la gradation supérieure, celle qui permet de recevoir au mieux la divine Auentia pour, la transmutant, la transmettre au Cercle (13). Il est donc normal d'y retrouver la posture de l'invocation réceptive. Rien à voir, donc, avec la chaîne pendue au cou, vestige de l'antique chaîne des esclaves d'autrefois, chaîne qui servait à la fois à marquer la servitude tout en indiquant l'emblème du maître (... telle la croix de Joshua pour les chrétiens). (14)

La forme du signe V rejoint, en outre, le salut du Grand Cornu, c'est-à-dire de Cernunnos, geste secret de reconnaissance ou de protection magique des païens médiévaux : les doigts étant repliés sauf l'index et l'auriculaire tendus vers le ciel dans le premier cas, vers le danger présumé dans le second.

- La "fraternité" et la "chaîne d'union" : on trouve ce rite dans les initiations guerrières des Gaëls. C'est ainsi que Cû-Chulainn, Fer Diad et les autres disciples de Scathach – après avoir accompli le rite de fraternité par le sang – se prennent par les mains et jurent de se considérer désormais comme frères et de donner leur vie l'un pour l'autre (15).

- "L'incinération du testament" : Diodore de Sicile rapporte que, lors des funérailles, les Gaulois livraient aux flammes des lettres à destination des morts (V, 28). Le néophyte étant mort symboliquement à la vie profane, toute trace de ce qu'il fut ou pensa antérieurement doit disparaître avec le vieil homme pour lui (16).

- Le dieu-druide Dagodēuos (en Irlande il se nomme *Dagda*) forme un triumvirat avec le dieu-lieu Ogmios (Irlande : *Ogma*) et le dieu-souverain Nodons (Irlande : *Nuada*) ; ce triumvirat se voit transposé au niveau du cercle des druidisants, ce que Taliesin évoque par *Trydyd par ygnat* ("Troisième des juges égaux") (17). À ces trois s'ajoutent le médecin Diuannocextis (Irlande : *Diancecht*) et le forgeron Gobanniu (Irlande : *Goibhniu*), cela fait cinq, et cela constitue "l'état-major" des Toutai Dēuas Anas (Irlande : *Tuatha Dé Danann*), (c'est-à-dire les dieux, les enfants de la déesse Ana), auxquels peuvent s'ajouter deux autres techniciens : le charpentier Luxtanios (Irlande : *Luchtaine*) et le chaudronnier Crednos (Irlande : *Credne*). Il s'agirait là du prototype des 3 qui gouvernent, 5 qui composent et 7 qui rendent la loge juste et parfaite.

- "L'Universel Artisan", "Le Grand Architecte"... Mais au dessus et en quelque sorte en dehors des 3, 5 ou 7 divinités dont on vient de traiter (car il participe par sa généalogie à la fois des peuples de la lumineuse Grande Déesse et des Uoberoi (Irlande : *Fô-moire*, putrides, ignobles et difformes entités souterraines), se tient Lugus (Irlande : *Lug*), le maître en tous arts, l'artisan par excellence qui possède à lui seul chacune des techniques personnelles des divers membres des peuples de la Déesse, techniques qui symbolisent autant de modes d'acquisition de la Connaissance.

Lorsque Lug, fils de Cian, se présente devant Tara, la ville sainte de l'Irlande païenne, le portier le "tuile", car nul n'est admis à Tara s'il ne possède un art (c'est-à-dire des qualifications). Lug se déclare successivement charpentier, forgeron, champion, harpiste, guerrier, magicien, médecin, chaudronnier (18) ; le roi Nuada, reconnaissant que s'il possède bien un charpentier, un forgeron, etc. il ne connaît personne qui cumule à lui seul toutes ces techniques, le fait entrer et lui abandonne son trône pendant neuf jours (19). C'est pourquoi Lug est surnommé *Ildanach* "qui possède les techniques nombreuses". Il est également surnommé *Grianainech* "visage de soleil", et on comparera le symbole qui orne la tête du compas à certains hauts grades maçonniques. (20)

Notons enfin que Lug est aussi surnommé *Lam-fhada* "à la longue main" et a son équivalent dans *Llew llaw-gyffes* "à la main habile" de la tradition brittonique. Ainsi Lug apparaît comme l'Universel Artisan, une sorte de démiurge, celui qu'évoque le barde gallois Taliesin dans ses dits intitulés *Dépouilles de l'abîme* : **Gloire au seul souverain, Suprême Ordonnateur des cieus éblouissants et de la mer profonde ; gloire au Maître suprême, universel Seigneur, dont le règne s'étend jusqu'aux confins du monde !**

- L'orientation celtique se prend face à l'orient.
- Le "triangle", figuration géométrique du nombre trois, se retrouve avec insistance dans la tradition celtique comme en franc-maçonnerie.
- Le fameux signe maçonnique des 3 points n'est que l'occultation du non moins fameux *triskell* des Celtes, les trois branches spiralées disposée autour d'un axe ayant été effacées pour ne laisser subsister que les marques de départ des branches.
- Au tout début du XVII^{ème} siècle, le fil à plomb qui tombait au centre du tapis de loge sortait encore du centre d'un swastika, symbole de la rotation cosmique.
- Les "colonnes" et les "piliers"; selon une citation irlandaise **les hommes sages et leurs initiés étaient sur les mêmes colonnes de prière et sur les bancs de la magie** (21). N'y a-t-il là aucune relation avec les "colonnes" de la franc-maçonnerie ?
- Dans la tradition celtique, la droite a un sens favorable et la gauche un sens défavorable. Il en est de même en franc-maçonnerie.
- "L'acclamation", les "batteries", "l'accolade fraternelle" sont pratiquées de la même manière dans les deux traditions.
- Les initiés de Celtie se disent "fils de la forêt". Lorsqu'on sait que "forêt" se traduit en celtique commun par *uidūa*, et que ce *uidūa* a été rendu en français par "veuve", comme en témoignent les toponymes anciens *vidua* transformés de nos jours en "veuves" dans les départements de la Marne, du Loir-et-Cher et du Loiret, on peut s'interroger sur ce que les francs-maçons veulent signifier lorsqu'ils s'attribuent l'appellation de "fils de la veuve" et parlent du "tronc de la veuve". (22)
- Il est plus qu'intéressant de constater que même les obédiences maçonniques les moins traditionalistes semblent avoir une année dont le fonctionnement est resté "calé" sur le début de l'année celtique, aux alentours du 1^{er} novembre, au moins en ce qui concerne leurs *Elections générales*.. (23)
- Enfin, à la question **Qu'est-ce qui supporte votre loge ?** un maçon répondra : **Trois grands piliers, Sagesse, Force et Beauté**, ce qui rappelle la qualité marquante de chacune des trois classes supportant la société celtique : *Sagesse* pour les druides, *Force* pour les guerriers, *Beauté* pour les producteurs.

Il serait loisible de passer des heures sur le sujet, mais l'énumération serait fastidieuse. Dans ce domaine, il convient de se reporter aux travaux de l'érudite Roger Vaillant sur la question. (24)

De cette première série de comparaisons, **on ne peut que retirer la conviction que la franc-maçonnerie, au sens moderne, – de la même façon d'ailleurs que l'Église catholique – s'est installée dans les meubles du paganisme, et du druidisme en particulier**. D'ailleurs, au dix-huitième siècle, le capitaine M. Smith, grand maître provincial du Kent, écrivait, dans *The Use and abuse of Freemasonry*, que les plus parfaits des rites, coutumes et cérémonies des druides étaient conservés dans celles des maçons ! Goronwy Owen, poète gallois de la même époque, se déclarait maçon dans l'espoir de retrouver les mystères des anciens druides.

AU TEMPS DES BAGAUEDES

Voyons de quelle manière les transmissions des mythes, des rites et des fidélités spirituelles pré-chrétiennes auraient pu se faire à travers les siècles.

Depuis la disparition des indépendances celtiques et jusqu'aux temps modernes, il n'est pas improbable qu'un celtisme constant, secret, agissant, aurait pu s'adapter aux contingences historiques. Il se serait occulté sous la pression des circonstances contraires pour réapparaître dès que la conjoncture devenait propice.

À la fin des règnes d'Antonin et de Marc-Aurèle (II^{ème} siècle), des agitations graves troublent la Gaule alors en cours de romanisation. En 269, avec la prise d'Autun par une ligue d'insurgés gaulois, apparaît un mot

nouveau. Il désigne les rebelles autochtones qui défient les légions romaines : *les bagaudes*. Ce terme, vraisemblablement d'origine celtique, de *bagauda*, est parent du breton *bagad* "bande". Plusieurs historiens ont parfois avancé que bagaudes et Bretons armoricains ne faisaient qu'un (25). Probablement parce que les troupes des premiers devaient être constituées essentiellement par des ruraux révoltés que la romanisation n'avait guère atteints, qui continuaient donc d'utiliser des dialectes gaulois et conservaient leurs mœurs et croyances (26). La tuile inscrite de Châteaubateau (Seine-et-Marne) atteste d'ailleurs bien qu'au deuxième siècle, la langue gauloise demeurait encore la langue du peuple des campagnes. Outre les paysans, ces rebelles devaient compter nombre de travailleurs de la pierre, de charbonniers, de charpentiers de haute futaie et de forgerons, lesquels travaillaient selon des rites de la terre, de la forêt et du feu intimement liés à la sacralité païenne. Les bagaudes disparaîtront officiellement de l'histoire après s'être alliés à Rome contre les Huns d'Attila, au V^{ème} siècle. Mais disparaîtront-ils réellement ? Sans doute pas ; il serait vraisemblable qu'ils ne courbèrent pas la tête mais prirent le maquis, s'enfonçant dans les parties les moins accessibles de leurs régions, forêts profondes et montagnes, s'y installant et y constituant – aux dires des contemporains (*Querolus* vers 414, *De Gubernatione Dei* V, 6) – des repaires de brigands et des nids de sorciers. Des liens de solidarité active pouvaient-ils s'instaurer entre ces différents groupes ?

En Grande-Bretagne, où les mêmes oppositions rebelles se manifestaient, on mentionne l'existence d'une "Grande Société", sorte de fédération d'opposants au pouvoir établi, qui au cours des temps, sur treize-cents ans, aurait rassemblé les divers hétérodoxes (27). Pourrait-on imaginer qu'y participaient des tenants de l'ancienne religion ? Et pourrait-on penser que cette "Grande Société" ait eu des complicités clandestines avec certains moines dans quelques monastères ? D'ailleurs, une sorte d'exaltation mystique s'était réveillée [au XV^{ème} siècle] chez les plus populaires des ordres mendiants, franciscains et surtout carmes. Ces derniers prétendaient se rattacher à tous les grands solitaires et aux associations religieuses et philosophiques les plus illustres de l'Antiquité. Ils faisaient remonter leur christianisme à des prophètes antérieurs au Christ, avec Elie et les solitaires hébreux du mont Carmel. Les carmes prétendaient aussi compter des druides et des pythagoriciens parmi leurs aïeux. D'après la légende, l'Eau des Carmes, remède populaire, serait de tradition druidique...

Le carme breton, Thomas Conecte, parcourait les provinces du Nord [de la France], suivi d'une troupe de disciples prêchant partout avec une extrême violence «contre les vices et péchés d'un chacun et en spécial contre le clergé». Il finit, brûlé comme hérétique, à Rome, par l'Inquisition... (28 bis)

En Bretagne, et en attestation beaucoup plus tardive, les missionnaires catholiques Le Nobletz et Maunoir évoquent des "païens" bretons. Le père Maunoir, au milieu du dix-septième siècle, écrit un compte rendu de ses activités, en latin, qui porte un titre étrange : *De l'iniquité de la Montagne*. Il y décrit les activités de ce qu'il nomme "la Secte", qui se réunissait dans les Monts d'Arrée (Finistère). Il nomme ses adeptes "les sorciers", mais avoue que les gens de la Secte le traitent aussi de "sorcier". Leurs réunions sont nocturnes, en plein air, souvent dans un champ triangulaire ... Ils fêtent un dieu incarné dans un homme qui porte des cornes et est vêtu d'une peau de bête (28). Cela ressemble beaucoup à notre bon Cernunnos.

Au demeurant, et comme le constatait, Gwenc'hlan Le Scouezec, défunt président de la Goursez des Druides, Bardes et Ovates de Bretagne, la permanence de l'ancienne religion jusqu'à nos jours ne fait aucun doute. Ainsi, au XVII^{ème} siècle, on n'a pas poursuivi les sorciers en Bretagne car il y avait des membres du Parlement qui faisaient partie de la secte ...

En Irlande, la plupart des druides disparaîtra au V^{ème} siècle. Cependant, en Écosse, au VI^{ème} siècle, leur présence est signalée par Adamann, abbé du monastère d'Iona. Et au temps du roi suprême Domnal hHua Neill, mort en 978, des druides sont encore attestés. Le flambeau de la Tradition celtique fut ensuite gardé par les *filed* (29), poètes voyants de la société celtique; et les récits païens irlandais ne furent plus guère conservés que par leur mémoire jusqu'au VII^{ème} siècle. Ce n'est qu'à la suite de l'utilisation de l'alphabet latin par les premiers missionnaires chrétiens que furent mis par écrit les récits sacrés du paganisme, les grandes légendes mythologiques; et cela – curieusement – par des moines dont on pourrait alors penser qu'il s'agissait de druides superficiellement convertis au christianisme, qui organisèrent la transmission d'un enseignement pourtant en contradiction avec la croyance judéo-chrétienne.

A COUVERT DANS LES MONASTÈRES

Certains druides, au moins en Irlande, devinrent des moines (30). Ils adoptèrent un mode de vie d'abord érémitique, resté fort proche d'une partie de leurs anciens modes de pensée et de comportement. Ils se nommèrent *kile doue*, "amis de Dieu", et se caractérisaient entre autres choses par leurs fondations monastiques, leur ascétisme et leurs navigations lointaines. Le centre celto-chrétien principal sera d'ailleurs le monastère

d'Iona, édifié à l'emplacement d'un sanctuaire druidique dédié à Brigit. En 590, l'un d'entre eux, Colomban, qui venait du monastère de Bangor, débarqua à Saint-Malo avec onze compagnons. Il fonda, dans l'Est gaulois, plusieurs monastères soumis à une règle sévère : Luxeuil, Annegray, Fontaines (31). Le pape alors régnant, Grégoire le Grand, s'en inquiéta car ce christianisme celtique se voulait indépendant de Rome; après de laborieuses négociations, un compromis, en 647, permit de remplacer en Gaule la règle colombanite par celle de saint Benoît, fondateur du Mont-Cassin ; mais en Bretagne armoricaine, ce changement ne sera effectif qu'en 818 pour Landévennec et même en 832 pour Redon. L'église celtique d'Irlande restera pour longtemps insoumise.

En 659, Senchan Torpeis, chef des *bardoi* d'Irlande ordonnait à tous les membres de l'organisation sacerdotale celtique d'entrer dans les monastères afin de préserver le dépôt "païen" et d'aligner leurs héros sur des ancêtres bibliques. Cela fut fait, consciencieusement.

Benoît d'Aniane, qui au VIII^{ème} siècle fut chargé de réformer l'ordre bénédictin, conserva, dans les armes de l'ordre bénédictin un chêne décapité qui pourrait symboliser la tradition et l'intrusion dans cet ordre de certaines connaissances druidiques (32). Après avoir réussi l'évangélisation de l'Angleterre, la papauté parvint finalement à s'implanter en Irlande et à y mettre sous son joug les chrétiens celtiques. L'antique feu rituel du monastère de Kildare s'éteignit au XII^{ème} siècle. En Écosse, l'église celtique se maintint, restant fidèle à ses rites ; en 962, elle obtint même du roi une carte de franchise et continua à défier la papauté. Les derniers culdéens, de *kile doue*, avaient nom Malachie, Harding. Bernard de Fontaine fut sans doute l'un des leurs. Ce moine cistercien affirmait de façon fort druidique **tu trouveras plus dans les forêts que dans les livres : les arbres et les roches t'enseigneront les choses qu'aucun maître ne te dira**. L'amitié fraternelle qu'il entretenait d'ailleurs avec Malachie (33), moine de Bevehor, évêque de Down puis archevêque d'Armagh, qui renoncera à tout pour redevenir simple ermite, est singulièrement instructive. Or Bernard imposera dans l'église, probablement par opportunisme prosélyte, le rôle particulier joué par Marie, vierge, épouse et mère, fidèle en cela à la Tradition celtique qui honorait la femme au travers du culte des vierges noires (34). C'est à cette époque que Bernard élaborait également, à partir de la règle cistercienne, la règle des chevaliers du Temple et qu'il prêcha la seconde croisade. L'Ordre du Temple sera, lors de ses débuts, une simple succursale des religieux de Cîteaux, et totalement imprégné de sa volonté : Hugues de Payns – qui en deviendra le premier Grand maître – fut d'abord voisin de l'abbaye de Clairvaux dont Bernard était abbé; et André de Montbard, l'un des neuf premiers chevaliers, était l'oncle du cistercien.

En 1128, Hugues de Payns revient en France. À partir de cette date et pendant cent cinquante ans environ, va se manifester ce que l'on a pu appeler le miracle de la floraison gothique. L'épanouissement gothique et celui du Temple vont de pair : ils disparaîtront ensemble. Et il est bien certain que le **gothique est issu de Cîteaux. Toute la formule gothique vient des Cisterciens; et les Compagnons des Devoirs, héritiers des constructeurs de cathédrales gothiques ne font pas de mystère de tenir leur trait, leur géométrie descriptive, indispensable pour l'élection du monument gothique, de l'ordre de Cîteaux** (35). C'est ainsi que par le biais d'un nouvel art des constructions sacrées, des "initiés" vont faire retrouver au peuple du moyen âge un peu de l'aspect et de l'ambiance des lieux de culte forestiers. Ambiance que François-René de Châteaubriand a si justement décrite : **Les forêts des Gaules ont passé à leur tour dans les temples de nos pères, et nos bois de chêne ont ainsi maintenu leur origine sacrée. Ces voûtes ciselées en feuillages, ces jambages qui appuient les murs, et finissent brusquement comme des troncs brisés, la fraîcheur des voûtes, les ténèbres des sanctuaires, les ailes obscures, les passages secrets, les portes abaissées, tout retrace les labyrinthes des bois dans l'église gothique.** (36)

Ce qui a été appelé les "Frères du Secret" chez les templiers et les cisterciens ne correspondrait-il pas à une filiation ancienne, que nous pourrions appeler crypto-celtique ? Il est troublant qu'à travers les âges des objectifs sociaux et politiques aient été constamment privilégiés. Les templiers pérennisent une certaine tradition. Ils privilégient l'agriculture et l'artisanat, ils instruisent des serfs et manants et les délivrent de l'arbitraire des seigneurs, des évêques et du roi, ils construisent une puissance économique destinée à permettre à leur pouvoir spirituel d'encadrer finalement les pouvoirs monarchiques comme jadis les druides l'avaient fait pour les chefs des tribus celtes. Le Temple acquit très vite des richesses et des domaines immenses en Palestine et dans l'Ouest européen : il devint le financier des papes, des empereurs et des rois. À côté des chevaliers et des frères, membres de l'Ordre, dépendait de lui une multitude d'auxiliaires et les corporations d'artisans qualifiés de francs, c'est-à-dire "affranchis, libres" : francs-maçons, francs-charpentiers... Maints historiens ont effectivement remarqué et souligné qu'un **groupe existait au sein des templiers, possédant des buts secrets de puissance et soutenus par un ésotérisme rigoureux** (37). Ce groupe a toujours inspiré le comportement profond de l'Ordre (rites, orientations politiques), son organisation et même son symbolisme. Il est intéressant de relever que ce symbolisme apparemment judéo-chrétien, est en réalité basé sur une référence ternaire :

- hiérarchie à sommet triangulaire : maître, maréchal et sénéchal;

- sceau officiel figurant deux chevaliers sur un même cheval, et visant à représenter les trois niveaux de l'être humain (l'intellect conseillant l'affectif, lequel tient les rênes et dirige l'instinctif);
- trois ouvertures symboliques qui devaient être pratiquées rituellement sur les frères initiés; l'une à hauteur des lèvres (le verbe), l'autre à celle de l'épine dorsale (naissance statique de l'énergie créatrice), la troisième à celle du nombril (centre spirituel du microcosme humain);
- bâton de commandement – long d'une toise, comme celui des druides – du maître du Temple; les chevaliers qui rencontraient le chef de l'Ordre devaient s'arrêter à trois longueurs de ce bâton.

Il faudrait aussi ne pas omettre l'importance que le Temple donnait au binaire, c'est-à-dire à la double nature de toute chose, exprimée par le biais de l'étendard "baussant" noir et blanc (comme le sera le "gwenn-ha-du" national breton, créé par le maçon et druide moderne Morvan Marchal) : nuit et jour, ténèbres et lumière, puissance à la fois destructrice et édifiatrice, etc. Quant au *baphomet*, réellement vénéré par les "Frères du Secret", il correspondait probablement à l'image de Cernunnos, divinité celtique que le père Maunoir avait lui aussi rencontré dans les cérémonies de la "Secte" en Bretagne, divinité du renouvellement saisonnier, du temps et de la fécondité (38). De nombreux autres faits sont aisément reconnaissables par les celtisants et lecteurs des récits mythologiques : "veilleurs du ciel", descente de l'influence spirituelle vivante du "baume et de la rosée mystique", tête "destructrice" de la demoiselle de Maraclée, ... sans oublier naturellement le bel idéal de la "Voie Royale". Enfin les feux de Saint Jean n'étaient-ils pas allumés à Paris par les commandeurs et grand maître : l'un dans le domaine du Temple, l'autre place de Grève où le Temple avait eu son premier établissement ? (39)

L'importance et l'indépendance croissante des templiers vont, à juste titre d'ailleurs, inquiéter à la fois la Monarchie française et la Papauté, c'est-à-dire le Pouvoir politique et le Pouvoir religieux, attaqués dans leurs œuvres vives. La dissolution de l'Ordre du Temple fut prononcée en 1314; la même année, ses principaux chefs disparaissent sur le bûcher. Après le supplice du Grand maître il est dit qu'un Grand maître provincial, Pierre d'Aumont s'enfuit avec deux commandeurs et cinq chevaliers, à Mull, sur la presqu'île écossaise de Kintyre. Ils retrouvèrent là le Grand commandeur Hauptoncourt, Georges Harris, ainsi que d'autres frères, et ils résolurent d'y reformer un nouvel ordre, afin d'assurer la transmission de la Tradition, le roi d'Ecosse excommunié, Robert the Bruce, leur assurant favorable accueil et pleine protection (40). Il est intéressant de noter les causes de l'excommunication de ce prince écossais : la menace d'une possible résurrection de l'ancienne église celtique, potentiellement hérétique, ou pire..., c'est-à-dire la reprise de la "Vieille Croyance". Des historiens britanniques, Michael Baigent et Richard Leigh (41) confortent ces affirmations. Ils attestent notamment qu'un fort contingent de templiers, passé en Écosse avec l'essentiel de la flotte du Temple, de ses armes et de ses finances, se réfugia auprès de Bruce et combattit à ses côtés. Des sépultures templières ont ainsi été retrouvées à Kilmartin, en Argyll. Il existe une autre filière d'évasion beaucoup plus "catholique", celle qui amena d'autres templiers en fuite vers la péninsule ibérique. Ils entrèrent dans l'Ordre de Calatrava en Espagne et dans l'Ordre du Christ au Portugal. En Allemagne, des templiers insoumis furent encore excommuniés en 1324, en même temps que Louis de Bavière (42), et ce vraisemblablement du fait d'une conduite hétérodoxe.

Albrecht de Scharfenberg, dans son *Tituel*, rapporte quant à lui que, fuyant une Europe livrée au péché (à l'erreur ? c'est-à-dire au christianisme ?), Parzival s'embarqua à Marseille avec le Graal et des templiers pour rejoindre dans l'Inde son frère Feirefiz. Arrivés en Orient, il obtint du ciel que le palais et la chapelle de Montsalvatge y fussent transportés miraculeusement. Cela signifierait-il, en mode crypté, que certains templiers paganisants "exfiltrèrent" vers leurs frères brahmanes les trésors symboliques et l'essentiel de l'organisation d'un druidisme toujours plus menacé ? Peut-être ne serait-il pas impossible de repérer parmi les multiples écoles de l'Inde moderne celle, ou celles, qui ressortissent de cette origine (affinités doctrinales, ressemblance du costume et du comportement) ; le monde hindouiste est suffisamment conservateur pour que cet espoir puisse un jour être comblé.

En tout cas, il apparaît ainsi que les légendes concernant les disparitions de la flotte templière et du fameux trésor du Temple s'avèrent sans fondement. Les templiers se les sont partagés lors de leur dispersion, une partie pour ceux que "la voie paganisante du nord" attirait, une partie pour ceux qui, chrétiens sincères, allaient œuvrer pour les puissances hispaniques ...

En 1314 donc, les templiers réunis en Écosse auraient reconnu Aumont Grand maître. Ils auraient adopté "des signes et des mots" à la manière de leurs auxiliaires opérants, les artisans du temple, et se nommèrent "maçons libres et acceptés" pour indiquer qu'ils s'étaient mis en liberté et avaient accepté d'autres usages. De la même manière que les druides irlandais s'étaient autrefois occultés dans les ermitages chrétiens, les templiers se seraient dissimulés sous la couverture d'un corps de métier. Il y a là une constante typologique ! En 1361, la résidence du Grand maître de l'Ordre, dès lors qualifié de maçonnique, fut transportée à Aberdeen.

L'héritage templier peut ainsi être suivi jusqu'en 1689. Désormais la maçonnerie va progressivement s'implanter dans toute la Grande-Bretagne, s'agglomérant peu à peu tous les opposants, dont parfois athées et anti-papistes. Ce faisant, elle recevra en son sein une majorité d'Anglo-Saxons conformistes, anglicans et protestants. Ceux-ci fort peu intéressés par les traditions celtiques et paganisantes de l'Ordre vont faire apparaître, pour se "dédouaner", des justifications salomono-bibliques de pacotille dans symboles et rituels. Aux "bosquets" s'ajoutent désormais des "loges" (43). Peu à peu, les différences s'affirment et une scission survient en 1717 : création à Londres de la Grande Loge maçonnique d'Angleterre le 24 juin et création de la Fraternité universelle des Druides le 22 septembre. **Dorénavant, les francs-maçons développeront leurs tendances anthropocentrées, humanistes et universalistes, tendances encore accentuées à partir de 1784 par l'influence des Illuminés de Bavière d'Adam Weishaupt. Les "druidisants" quant à eux engendreront des collèges qui maintiendront et accentueront leurs efforts pour promouvoir et soutenir les espoirs identitaires, parfois même nationalistes, des ethnies celtiques, en même temps qu'un grand respect pour la nature.**

Mais persistait la nostalgie fraternelle de la commune origine et périodiquement des tentatives de rapprochement ont été tentées. Ainsi l'Ordre de la *Branche Rouge d'Erie* (c'est-à-dire "d'Irlande", du gaélique ancien *Erin*), une institution "réveillée" en Irlande à la fin du XIX^{ème} siècle par John Yarker, dans l'intention de recouvrer la tradition celtique de la Maçonnerie (44); mais aussi le souchage néo-druidico-maçonnique réalisé par le Lorientais Jacques de Cambry (1749-1807) et le pamphlétaire rennais Mangourit (1752-1829) lesquels, sous les auspices du Grand Orient et de la loge La Parfaite Union de Rennes, dispensèrent à leurs frères bretons une initiation celtique; comme le fit également le Maçon Marius Lepage à la loge Volney de Laval dans les années cinquante du XX^{ème} siècle, puis Gérard Toubanc et Serj Pineau qui tentèrent la même expérience, sur toute la Bretagne, dans les années soixante (Grande Loge de Bretagne et des Pays Celtiques). Et n'omettons pas, non plus, de signaler la fraternité qui liait Uissurix et Lugumarcos (Raffig Tullou) à Jules Boucher, auteur des ouvrages incomparables que sont *La Symbolique maçonnique* et *le Manuel de Magie pratique*.

OBÉDIENCES ET DÉVIANCES

Il y eut au fil des siècles plusieurs tentatives de re-positionnement de ce que nous appellerons par commodité "le druidisme". Au XII^{ème} siècle, nous connaissons des rebelles païens et égalitaires basés en forêt de Paimpont (45). Menés par Eon de l'Étoile, ils s'en prendront aux prêtres et aux ermites, pilleront les biens de l'église. À deux siècles de distance, Sir Thomas Mallory eut, en Grande-Bretagne, la même attitude qu'Eon de l'Étoile. Fait prisonnier à vie, il rédigea, en vingt ans, ses vingt-et-un livres du fameux ouvrage de mythologie brittonique *La Morte d'Arthur* ...

Nous trouvons, lors de la scission entre maçonnerie et druidisme, John Toland. Cet Irlandais originaire de Derry va, en 1717, élaborer puis exposer à la société une pensée panthéiste, laquelle sous l'influence de son maître Aubrey et de son ami Stukeley (tous deux membres de bosquets) évoluera lentement, au fur et à mesure qu'il prendra conscience que le druidisme ne se veut que le reflet des Vérités de l'Univers. John Toland deviendra le premier chef du Druid Order tout en contribuant pourtant la même année à la création de la Grande Loge d'Angleterre.

Un charpentier de Bristol, Henry Hurle, crée en 1781 à Londres une autre société druidique dissidente, l'Ancient Order of Druids. Enfin en 1792, le Gallois Edward Williams, dit Iolo Morganwg, organise, à Londres toujours, le premier Gorsedd des Bardes de l'Île de Bretagne.

L'obédience de Toland était philosophique et aimablement "utopique". Il la voulait "naturelle" et "rationnelle". Elle visait à **l'instauration d'un ordre de paix et de bonheur sur terre, un retour aux sources naturelles de la civilisation celtique par réaction contre le puritanisme froid et la religion chrétienne imposée (...)** Le grand conseil suprême fut chargé de guider l'ordre druidique conformément aux enseignements de la tradition druidique, enseignement conservé secrètement de générations en générations (46). John Toland précise au sujet de cette tradition : **La connaissance de l'ancien irlandais acquise dès mon enfance, et celle d'autres dialectes celtiques dont j'ai des livres ou des manuscrits est absolument nécessaire, ceux-ci ayant préservé d'innombrables monuments concernant les druides, qui ne sont jamais parvenus jusqu'à présent aux mains des savants** (47). William Stukeley succède à John Toland à la tête du Druid Order. Passionné d'archéologie, il s'intéresse surtout à Stonehenge, y voyant une construction druidique, alors que ce monument est de plusieurs siècles antérieur à l'arrivée des Celtes dans cette région. Ses enseignements moralisateurs, conformistes et un brin abscons ont été traduits et retranscrits au siècle suivant par Boucher de Cluny.

L'obédience d'Henry Hurler, très proche au départ de celle de Toland, accentua un aspect d'entraide mutualiste et humanitaire, négligeant rapidement le celtisme en optant pour une coloration maçonnique.

Le troisième restaurateur de l'antique spiritualité celte, Edward Williams, plus connu sous son appellation druidique de Morganwg, s'il donnait aussi mais plus modérément dans le mégalithisme, apporta par contre à son action un caractère nettement littéraire et identitaire gallois. Ses écrits principaux furent *Poems, Lyric ans Pastoral, The Myvyrian Archaiology of Wales* ; le *Cyfrinach Beirdd Ynys Prydain*, "Secret des bardes de l'Île de Bretagne", où l'on trouve un peu tout, même le règlement du bardisme "primitif", fut publié en 1862, après sa mort, par le recteur anglican John Williams, sous le titre de *Barddas*. D'autres de ses manuscrits furent édités par son fils. À partir d'un important travail de recherche et d'érudition, Morganwg a rédigé une énorme compilation avec l'ambition de ressusciter les archives du druidisme gallois. Se basant sur le contenu d'anciens manuscrits, il a manifestement laissé cours à son imagination, qui était fertile (il écrit ainsi des poèmes qu'il attribue à d'antiques bardes). Ce faisant Morganwg fait provenir la transmission des connaissances qu'il retranscrit à la lignée des vingt bardes de la Chaire de Glamorgan dont il s'affirme le dernier héritier, remontant ainsi au barde Trahearn Brydydd Mawr, au douzième siècle, et jusqu'au fondateur de la Chaire, Geraint le barde bleu, au X^{ème} siècle (48). A la base de chacune des "forgeries" de Morganwg, il y a très certainement un noyau de vérité, résultat de ses recherches, mais à partir duquel il a été irrésistiblement entraîné par son imagination à édifier de magnifiques constructions auxquelles il finissait par croire lui-même et qui continuaient à évoluer dans son esprit (49).

L'un des textes les plus fameux de Morganwg, les *Triades* "théologiques", pris malencontreusement tel quel comme base doctrinale par un pan important du néo-bardisme, montre l'influence du christianisme, ainsi un monde infernal opposé à un ciel, cela étant replacé dans la vision cosmographique de l'époque : un vide spatial au-delà du firmament étoilé. Par ailleurs, s'impose dans les *Triades* une doctrine de transmigration se rapprochant de la loi du karma brahmanique et bouddhique, selon ce qu'on en connaissait dans l'Europe d'alors (50). Il paraît cependant envisageable d'extraire des textes "retranscrits" par Edward Williams ce qui pourrait avoir appartenu, réellement, à une antique spiritualité celtique. Outre la présentation, triple, bien celtique, de ses *Triades*, on peut cependant en supprimer partout le mot "dieu" qui y est très fréquent (et qui n'apparaît nulle part dans la littérature celtique antique, et surtout pas sous l'acception monothéiste que lui donne Morganwg), ou le remplacer par "nature" ou "universel", "loi du bon ordre de l'univers" ou "énergie primordiale", cela selon le contexte.

Le fameux "Tribann", dont il est question dans le *Barddas*, serait la stylisation de trois rayons de lumière qui divergent depuis un foyer. Jusqu'à ces derniers temps, il n'en existait pas de témoignage archéologique et certains pensaient pouvoir supposer un emprunt hébraïque ou chrétien. Mais en 1996, sur le site de Glauberg (Hesse), était découverte une statue en grès. Et le personnage représenté porte un collier décoré d'un tribann !

Soulignons pour en finir, que les obédiences druidisantes ou bardiques des pays celtiques relèvent généralement de la filiation d'Edward Williams alors que dans les pays anglo-saxons et germaniques, ce sont respectivement celles de Toland et de Hurler qui prédominent aujourd'hui.

CONCLUSION

Les druides avaient proscrit naguère l'écriture pour la transmission de la Tradition. Ils estimaient qu'elle engourdisait la mémoire et favorisait la paresse mentale. Seuls ceux qui acceptaient l'intense travail de mémorisation précise et intangible des milliers de stances des textes sacrés avaient accès au sacerdoce, ce qui évitait l'intrusion des dilettantes, des médiocres et des réformateurs. De nos jours, même si la facilité de l'écriture s'est imposée, c'est la réappropriation du savoir ancestral qui exige labeur et précision. Et il faut bien avouer que les dieux ne regardent ni les indolents, ni les approximatifs, ni surtout les ignorants. D'ailleurs, les trois druides primordiaux du druidisme ne sont-ils pas nommés *Uocomarcos, Uissus et Sulaxus* ("Recherche, Savoir et Sapience") ?

NOTES

- 1) *Les vrais jugements sur la société des Francs-Maçons*, à Bruxelles, chez Pierre de Hoult, 1917, p.62.
- 2) "Et personne ne connaîtra par moi le frère qui salue" : *A gogyfarchwy brawt wrthyf ny gwybyd nebawt.*(*Angar Kyfyndawt* ["Conjuration hostile"], *Llyfr Taliesin VII*)
- 3) *Immacallan in da thuaraid*, "Dialogue des deux sages", alinéa 12.

- 1) Roger Vaillant signale que le vieil irlandais *Sid* qui désigne un tumulus se rattache à un vieux-celtique *sidos* qui signifie aussi "paix".
- 2) *Encyclopedia of the Celts* – article *Womb*.
- 3) Roger Vaillant, *La terre des jeunes, Ogam*, n°9, juillet 1 950.
- 4) *Ogam* n° 30, décembre 1 953.
- 8) Ce rôle protecteur a d'ailleurs été noté par F. Ménard et J. Boucher, *Le symbolisme maçonnique*, pp. 292-293.
- 9) *Mabinogion*, tome 1, pp 352, traduction Joseph Loth.
- 10) *Revue celtique*, tome XLIII, 1926, pp. 63.
- 11) à la *tuta* (vulve, principe femelle) répond la *butta* (pénis, principe mâle), que nos frères hindouiste nomment respectivement *yoni* et *lingam*, lesquels sont le *yin* et le *yang* des Extrêmes-Orientaux.
- 12) la *cumba*.
- 13) il s'agit du cercle des Hommes sacrés (rouelle à 6 pointes symbolisant les 6 extrémités de l'homme : tête, membres et sexe). Le sacerdotat y est souligné par le cabochon central blanc.
- 14) le dos de la chasuble des prêtres catholiques, quand il n'est pas frappé d'une croix latine, est par ailleurs – probablement par réminiscence (?) – souvent décoré de cet emblème de vie, de protection qu'est le V / U du symbole celtique (v / U des *coelbrenni*), dont le graphisme et la signification correspondent à la rune *eolh/elhaz* de nos cousins germaniques. L. Hébert, prêtre de Saint-Sulpice, n'hésite pas à parler, quant à lui, de la forme d'une fourche à deux ou trois branches, d'un arbre de vie ou d'une croix véritable (*Leçons de liturgie à l'usage des séminaires*, 29^{ème} édition, revue et mise à jour par A. Fayard, professeur au Séminaire du Puy-en-Velay, Paris 1 952)
- 15) *Revue celtique*, tome XLIII, 1 926, pp. 63.
- 16) -d°-
- 17) *Angar Kyfyndawt* ["Conjuration hostile"], *Llyfr Taliesin* VII
- 18) *La bataille de Mag Tured*, § 57 à 67.
- 19) *La bataille de Mag Tured*, § 71 à 74.
- 20) René Guénon, *Le règne de la quantité et le signe des temps*, pp. 35, note 1.
- 21) Manuscrit du *Trinity College*, in *Revue archéologique*, 1 934, tome II, pp. 49 à 63.
- 22) * le mot "veuve", vient du latin *vidua* et signifie proprement "vide, privé de". Le mot "vide" a le sens d'espace et non pas de "néant" (cf. Jules Boucher, *La symbolique maçonnique*, pp. 282, Dervy, 1 953).
 *À propos des "Enfants de la Veuve", signalons qu'il existe un mot gaulois *uidua* qui a également donné "veuve" en ancien français, qui signifie "forêt", la forêt n'est-elle pas ce qui est vide, hors agglomération ? mot que l'on trouve dans la toponymie de la Marne, du Loir-et-Cher, et du Loiret (Roger Vaillant, addenda aux *Notes sur quelques rites et légendes celtiques, Le Symbolisme*, n° 2/320, pp. 87-102; réédition *Ialon* n° 5, 1 993).
 * *Vidua* : Veuve(la) affluent de la Marne qui prend sa source au village de La Veuve, Vidua en 865, La Veve en 1189, et qui coule non loin de la Vesle - le village La Veuve du canton de Châlons sur Marne, était Vidua en 865 (catalogue du chancre Guérin) et Domus Canonorum Vidue en 1 132 (dioc. anc. de Châlons-sur-Marne, t. 1, pp. 395) - aussi Veuve (la) affluent du Loir qui coule non loin de la forêt de Bervay, (Sarthe) ; était Vidua en 573, La Voeve en 1 285, [La Veuffe en 1 466 - Viduia : aujourd'hui Vouge (La) (Côte d'Or) et Vidubian, dans la table de Peutinger - Veuves : canton d'Herbault (Loir-et-Cher), Vidua-vica à l'époque mérovingienne, Viduae en 1 272, Voves en 1 293. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les noms gaulois*, pp. 217.
 * Veuve se traduit *vidhavâ* en sanscrit, *widuwō* en gothique, *widow* en anglais (voir aussi l'anglais *wide, large*), *witwe* en allemand.
- 23) Chaque année, pour le 31 octobre au plus tard, il est procédé obligatoirement aux élections générales des officiers de la Loge (...). (Art. 52 du *Règlement Général du Grand Orient de France*)
- 24) Roger Vaillant (1 917-1 991), de ses noms druidiques *Catarnos* et *Toncatos* est l'auteur d'un grand nombre d'études concernant la transmission du symbolisme celtique, par le biais de la maçonnerie notamment, dans les revues *Ogam*, *Le Symbolisme*, *Arevidia*, *Mediolanon*, etc.
- 25) Michel Moune, *Dictionnaire encyclopédique d'histoire*, éditions Bordas, 1 978 - Robert Latouche, *Gaulois et Francs*, éditions Arthaud 1 965 - Alain Matuen, *Les bagaudes ou le goût de la liberté, Ialon* n° 5, pp. 16.
- 26) M. Fauchet, *Antiquités gauloises*, 1, 21.
- 27) *The Peasants' Rising and The Lollards*, Londres, 1 899, pp. 31.
- 28) Régis Blanchet, Paroles de Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Entretiens avec un druide nommé Gwenc'hlan*, éditions du Prieuré, 1 993.
- 28 bis) Yves & Yvonne David-Marescot, *Prédictions et Prophéties*, Editions Magellan, 1 994.

- 29) *filed*, singulier *file*.
- 30) Minahane John, *The Christian Druides, on the filied or philosopher-poets of Ireland*, Sanas Press, 1 993, Dublin.
- 31) Luxeuil est un ancien *Lugo-ialos*, "clairière de Lugus"; d'après la forme du deuxième siècle Luxovium (attestée) et la forme actuelle, ce nom réclame une racine *Lucso* (gaulois de basse époque *Luxo*) : nom du marais à proximité duquel fut établie la ville de Luxeuil.
- 32) Marcel Moreau, *La tradition celtique sur l'art roman*, Atlantis.
- 33) Malachie (dont le nom véritable était Maolmadhog, du Clan O'Morgair) est l'auteur de la célèbre *Prophétie des papes* qui, gratifié en l'an 1 110 d'une vision générale de la succession des Souverains Pontifes, prédit que le dernier d'entre eux (ce qui équivaldrait à la fin de l'église catholique) régnerait de 2 012 à 2 031.
- 34) Déesses-mères de la civilisation celtique.
- 35) Louis Charpentier, *Les Mystères de la cathédrale de Chartres*, Editions Laffont, pp. 94.
- 36) François-René de Chateaubriand, *Génie du christianisme*.
- 37) Jean Marquès-Rivière, *La trahison spirituelle de la Franc-Maçonnerie*.
- 38) Il faut voir le "baphomet" cornu du tympan du fronton de l'église de Saint-Merri à Paris ou celui de l'ossuaire de Commana (Finistère).
- 39) *Le Symbolisme*, n° 359, 1 963.
- 40) Robert The Bruce régna de 1 306 à 1 329.
- 41) Michael Baigent et Richard Leigh, *Des templiers aux francs-maçons*, Editions du Rocher, 1 991.
- 42) Jean Reyor, *Le Symbolisme*, n° 397, 1 971.
- 43) Le "bosquet" est le regroupement de base des adeptes (c'est l'équivalent de la "loge" des francs-maçons); les druidisants modernes utilisent plutôt le terme de "clairière", *ialon* en vieux-celtique, *yal* en breton.

44) L'*Ordre d'Erie* revendique une antique origine, même si de manière légendaire il est supposé avoir été fondé par le roi d'Irlande en 1 697 avant notre ère, avec des caractéristiques chevaleresques.

Dans la réalité, l'*Ordre d'Erie* semble être parvenu entre les mains de Yarker par l'intermédiaire du Vénérable Maître d'une Loge anglaise de Gibraltar, du nom d'Irwin, qui en ce qui le concerne détenait cette tradition du capitaine d'un navire de commerce américain, qui lui-même l'avait reçue d'ancêtres irlandais dans les années 1 700 et quelques. La tradition exige que les charges principales de l'*Ordre d'Erie* soient : l'*Ollamh* (Maître et Hospitalier), le *Brehon* (Juge), le *Cruimthean* (*Sacerdote*) et le *Barde* (Chantre).

Sur le plan du rituel l'élément bardique joue un rôle essentiel, puisque la teneur des trois grades l'*Ordre d'Erie* est pour l'essentiel exprimé en vers, et décrit divers événements tirés des épopées et des coutumes irlandaises. La subdivision en degrés suit une structure chevaleresque évidente : 1) Homme d'arme, 2) Ecuyer 3) Chevalier. Au premier grade le candidat est armé symboliquement, alors que le Chapitre (*Faslairt*) répercute les enseignements du barde médiéval Mac Leag. Le second degré insiste sur l'humilité et le service envers des anciens rois d'Irlande, symboles d'unité et de justice. Le troisième habilite le nouveau chevalier de l'*Ordre d'Erie* à la lutte spirituelle et à la récompense exaltante qui en résultera, l'insérant dans la mémoire historique de la nation irlandaise par le biais de la commémoration des antiques exploits de ses habitants.

Les symboles fondamentaux de l'*Ordre d'Erie* sont la croix – ou plutôt la rouelle – celtique, et la feuille de trèfle, symbole de l'Irlande (qui est d'ailleurs appelée "l'Ile du Trèfle", *the Shamrock Isle*). La rouelle celtique peut être classée dans les symboles "mandalas", puisque la croix divise le cercle en quatre parties, et les figures reproduisent ainsi le monde et les quatre directions universelles. Il est également intéressant de noter que les angles droits formés par l'intersection des axes verticaux et horizontaux sont émoussés en leur coins circulaires ; comme pour multiplier le centre idéal (c'est le cercle intérieur de la rouelle) en une figure cruciforme plus approfondie. La tête de l'*Ordre d'Erie* est un *Très Eclairé Grand Maître*, assisté par des *Chevaliers de la Sublime Croix* (grade honorifique attribué aux chevaliers de foi et d'expérience éprouvées), et par ceux appelés *Ard* (terme irlandais signifiant "haut") *Officiers*. A la tête du seul Chapitre, opérant sous le titre de *Brian Boru*, se tient un *Très Eclairé Grand Chevalier*.

Les rituels et les lois de l'*Ordre d'Erie* sont respectivement contenus dans les Psautiers majeur et mineur. Dans les limites de la phénoménologie maçonnique, l'*Ordre d'Erie* se présente lui-même comme une entité bardique et chevaleresque, se réclamant d'antique et mythiques origines pré-chrétiennes et affirmant ses connections avec le passé irlandais. De la même manière que l'Ecosse, et l'Irlande se situent à la confluence de deux mers, il prétend se situer à la convergence de la tradition celtique et de la tradition chrétienne. L'*Ordre d'Erie*, comme le *Royal Order of Scotland* ("Ordre Royal d'Ecosse"), reflète ésotériquement cette rencontre. Aux éléments bardiques et chevaleresques, l'*Ordre d'Erie* ajoute significativement l'élément végétal symbolique, sous la

forme du *Shamrock*, lequel parallèlement à la préservation de l'irlandicité, représente l'immortalité des *Chevaliers Spirituels*. Répétons-le, il ne s'agit évidemment pas là de la seule tentative de ce genre, et les interférences celtiques émergent dans d'autres fondations maçonniques.

- 45) Alain Le Goff, *Eon de l'étoile hérésiarque de Brocéliande*, *Ordos* n° 22, 1 999.
- 46) Michel Raoult, *Les druides, les sociétés initiatiques celtiques contemporaines*, Editions du Rocher, 1 983.
- 47) *Le Druidisme* n° 31, mai 1 994, p 35-36.
- 48) Gwenc'hlan Le Scouëzec, *Les filiations traditionnelles de la renaissance des rites forestiers, Le jardin des Dragons* n° 10, 1 994.
- 49) Georges Pinault/Goulven Pennaod, *Vers une philosophie bretonne ? La Bretagne réelle* n° 267 bis, 1 968.
- 50) Joseph Monard, *Connaissances du druidisme*, G.D.G. *Message* 1 996.



Les jalons & les aléas de la persistance du druidisme

Repères à travers les siècles des rebelles, indociles, insoumis, indomptables, rétifs, dissidents, réfractaires et maquisards

Quelques dates :

- **V^{ème} siècle** : Patrick entreprend l'évangélisation de l'Irlande.
- **VI^{ème} siècle** : l'Ecosse possède encore des druides, selon l'abbé du monastère d'Iona, Adamnan.
- **VIII^{ème} siècle à fin du moyen âge** : transcription des traditions légendaires en Irlande, mais aussi en Galles.
- **Règne du roi suprême d'Irlande Domnall hUa Néill (mort en 978)** : les druides existaient toujours et employaient encore tous les procédés de divination (Le Roux-Guyonvarc'h, *Les Druides*, p. 69).
- **1 066** : avant la fondation de l'Université d'Oxford fleurissait à cet endroit un groupe druidique versé dans tout ce qui regardait les arts du feu (alchimistes et forgerons) : les *Pheryllts* (du celtique ancien *Uirueletes*, "hommes voyants"). Leur centre était Cor Emrys, dans le Penmaen de Snowdon (Eryr) ; l'ancien *Cor Emrys*, appelé aussi *Ambrosial Cor*, est la cité de Dinas Affaron avec ses douze dragons de Beli. Vint la persécution, et beaucoup périrent, soit par pendaison, soit par exposition au froid.
- **1 145 – 1148** : activités d'Eon de l'Etoile en Bretagne centrale.
- **1 176** : première grande assemblée de bardes gallois (au château de Cardigan).
- **1 179** : initiation forestière royale de Philippe Auguste. (1)
- **Autour de 1 200** : Robin Hood ("Robin des Bois") en forêt de Sherwood (Grande-Bretagne). (2)
- **1 204** : mystique français Amalric de Beyne, condamné pour panthéisme par le pape Innocent III.
- **1 238** : Haymo de Faversham, moine gallois franciscain, ministre d'Angleterre, fait revivre les formes druidiques.
- **1 245** : Philip Bryddod (ou Bryddydyd), barde de Silurie, à la mort de Haymo, fonde à Oxford la *Clairière de Mont Haemus* (du nom de son prédécesseur ?), dite aussi *Celli-y-Henafiet* : des druides s'y rassemblent, venus de différents endroits du pays, et adhèrent à un programme commun : **Proclamer, attester la dignité des druides, et disqualifier beaucoup d'erreurs populaires**. Philip Bryddod meurt en 1.250.
- **1 381** : révolte anglaise des paysans.
- **5 août 1 392** : épisode historique de "l'ermite" de la forêt du Mans et de la folie du roi Charles VI.
- **1 400** : Sion Cent & Einion le prêtre "monothéiste" les Triades et les "archives" bardiques.

- **1 408 – 1 471** : vie de Sir Thomas Malory, gentilhomme du Warwickshire (Grande-Bretagne), membre du Parlement britannique (1 445), qui "prend le maquis" et devient – tels auparavant Eon de l'Etoile et Robin Hood – bandit de grands chemins et pilleur d'abbaye. Enfermé 20 ans à la prison de Newgate, il y écrit les 21 livres de *La Mort d'Arthur* (publié en 1 485).
- **1 434** : exécution du carme breton Thomas Conecte, né à Rennes, qui parcourait les provinces du Nord de la France, suivi d'une troupe de disciples, prêchant partout avec une extrême violence ; il eut un prodigieux succès comme prédicateur, puis il alla en Italie où il se signala par ses attaques contre la cour de Rome ; convaincu d'hérésie il fut brûlé comme hérétique.
- **1 450** : première *eisteddfod* ("assemblée poétique galloise").
- **1 494 – 1 553** : vie de Rabelais.
- **Fin du XVI^{ème} siècle** : Yann Marhec, seigneur de Guic-Quelleau en Penmarc'h, païen avoué, entre en lutte contre le seigneur de Penmarc'h, partisan de l'unification de la Bretagne et allié de Hamon Barbier, abbé de Pen-ar-Bec, venu christianiser le pays païen.
- **XVI^{ème}/XVII^{ème} siècle** : Huw Llwyd, soldat de la région de Ceunan Cynfal (Sud-Gwynedd, Pays de Galles) était aussi barde, sportif, propriétaire et guérisseur traditionnel; il prononçait ses incantations depuis un rocher, dénommé depuis la "Chaire de Huw Llwyd", dans la gorge d'Afon Cynval.
- **1 599 – 1 658** : dans les îles britanniques, Cromwell ordonne la destruction systématique de tout document se rapportant aux anciennes traditions et rites.
- **XV^{ème} siècle** : - le barde Rhys Bryddyd, maître du suivant.
- le barde Lewis Morganwg, disciple du précédent, sera le maître de Llywelyn Sion.
- **XVI^{ème} siècle** : Llywelyn Sion met par écrit la connaissance traditionnelle, il enseigne entre 1 580 et 1 616, le barde Edward Dafidd (de Hargam), lequel eut lui-même pour élève le barde Lewis Hopcyn (de Peterson-super-Montem); ce dernier eut pour disciple Iolo Morganwg. Edward Dafidd eut aussi pour élève John Bradford (de Betwa-Tir-Iarl) qui fut également un des maîtres d'Iolo Morganwg.
- **XVII^{ème} siècle** : Michel le Nobletz trouve trois druidesses dans l'île de Sein, invoquant *Doie-Tad* (Teutatès ?) (3)
- **1 764** : publication par le Révérend Evan Evans de *Specimen of the poetry of the ancient Welsh Bards*.
- **1 722 – 1 770** : vie de Goronwy Qwen, poète gallois natif de Llanfair dans l'île sacrée de Mona (Anglesey), qui – bien que pasteur anglican – devient franc-maçon dans l'intention de retrouver le mystère des anciens druides. Goronwy Owen était disciple du Pen bardd ("Chef des Bardes") Llewellyn Du o Fon (de son nom profane Lewis Morris, 1 700 – 1 765). (4)
- **1 788** : Nicolas de Bonneville, parlant d'un ouvrage du capitaine Smith, inspecteur à l'Ecole royale militaire de Woolwich et grand maître provincial du Kent : **De l'aveu de M. Smith, les restes les plus parfaits des rites et des cérémonies des druides sont conservés dans les coutumes et cérémonies des maçons.** (5)
- **1 792** : plus ou moins disparition des bardes gallois durant les mauvais jours de 1 792.
- **1 811 – 1 812/1 816** : au Pays de Galles, révolte du "capitaine" Ned Ludd contre les machines (un milliers de celles-ci, travaillant la soie, le coton et la laine sont alors détruites par un mystérieux groupe ; ces actions virent à l'émeute et les insurgés sont pendus ou condamnés à l'exil). (6) Il faut remarquer que les noms de Ned et de Ludd sont curieusement semblables à celui du dieu Nudd ou Lludd (*Nodons* en celtique ancien).
- **1 829** : Edwards Williams (c'est-à-dire Iolo Morganwg), né en 1 747 (mort en 1 829 [ou 1 826 ?]), publie de la littérature théologique bardique; il est notamment l'auteur des *Triades bardiques* (1 794). Il tient des célébrations païennes saisonnières et est l'auteur des *Arcanes des bardes de l'Île de Bretagne* (1 829). Son fils est l'auteur du *Catéchisme de Sion Cent* (publication en 1 848 et 1 862). Durant cette période : tenue d'Eisteddfod ("réunions plénières bardiques") suivies.
- **XIX^{ème} siècle** : Myfyr Morganwg (de son nom profane Evans Davis; mort en 1 888) et le D^r Th. Price procèdent à un reconstitution intégrale du druidisme et construisent autour du roc de Logan, à Pontypridd, un sanctuaire druidique.
- **11 octobre 1 838** : Kervarker (de la Villemarqué) reçoit l'investiture bardique sous le nom de Barz Nizon.
- **Février 1 838** : cérémonie druidico-gorseddique dans la forêt de Carnoët.
- **Vers 1 835** : fondation par Henry Lizeray de l'Eglise Druidique et Nationale.

(1) voir Pierre Vial, *Un bâtisseur de la Maison de France : Philippe Auguste*, in *Le Choc du Mois* n° 65 (juin

1 993), p. 27.

(2) concernant Robin Hood, lire *The Vision of Piers the Plowman* (1 378) et *The Lystel Geste of Robin Hood* (Winkin de Worde, 1 495).

(3) Paul-Yves Sébillot, *Le folklore de la Bretagne*, tome II, p. 26, G.P. Maisonneuve & Larose éd..

(4) Y.-L. Bécot, *Le poète Goronwy Owen*, Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, Les Presses Bretonnes, Saint-Brieuc, 1 949.

(5) Nicolas de Bonneville, in *La Maçonnerie écossaise*, tome I, p. 20, citant M. Smith (*The use and abuse of Freemasonry*).

(6) Nicolas Chevassus-au-Louis, *Les Briseurs de machines*, Ed. du Seuil, 2 006.